

Lilyan Kesteloot : Mudimbe bernanosien ?

Rares sont encore les travaux sur l'œuvre de Valentin Yves Mudimbe¹. Œuvre multiple par les genres abordés, poèmes, essais philosophiques, romans ; œuvre difficile non par le style d'une élégance sobre et un peu froide, mais par la densité de la pensée, ses différents niveaux de signification, sa réserve qui parfois confine à la litote. Mudimbe en cela est certes le plus subtil et le plus cérébral des écrivains africains.

Dans ses romans plus précisément, la limpide extrême de l'écriture contraste avec l'extrême complexité des personnages ; on peut affirmer, je pense, que *Entre les eaux* (1973) fut le premier roman psychologique digne de ce nom, dans la littérature africaine².

Le Bel Immonde (1976) dériva vers une certaine banalisation, avec une intrigue plus classique, rejoignant les nombreux récits de cette époque sur la corruption des cadres africains³. Mais Mudimbe ne tarda pas à quitter cette voie trop fréquentée et revint à son itinéraire propre, dans *L'Écart* (1979) qui poussait au maximum l'introspection d'un intellectuel lui ressemblant comme un frère⁴.

Cependant nous n'oserions point parler d'autobiographie car Mudimbe prend soin toujours de garder ses distances et ne se confie jamais qu'à moitié. Même à ses personnages !

¹ Signalons l'étude de Bernard Mouralis, *V.Y. Mudimbe ou Le discours, l'écart et l'écriture* (*Critique Littéraire*), Paris, Présence Africaine, 1988.

² V.Y. Mudimbe, *Entre les eaux* (*Espace Sud*, 2), Paris, Nathan et Présence Africaine, 1973.

³ Id., *Le Bel Immonde*. Récit. Préface de Jacques Howlett (*Écrits*), Paris, Présence Africaine, 1976.

⁴ Id., *L'Écart*. Récit (*Écrits*), Paris, Présence Africaine, 1979.

Ses héros portent certes le poids de préoccupations qui sont ou furent les siennes, mais sans être cependant identifiables à leur auteur. Il y a « écart », là aussi, entre le romancier et ses personnages. On n'oserait dire, comme on le fait pour Cheik H. Kane, Seydou Badian, ou même Mongo Beti ou Georges Ngal, que un ou plusieurs personnages sont ses porte-parole, ou qu'il délivre à travers eux son message personnel.

C'est un des obstacles majeurs pour qui aborde l'œuvre de Mudimbe sans connaître l'homme, et dans la perspective habituelle des romanciers africains. Mudimbe est un peu comme la sèche : il lance son jet d'encre et disparaît derrière.

En le lisant, on est séduit, on croit le saisir, mais ce n'est qu'illusion ; d'une phrase, le sphinx repose l'éénigme ! Toute étude critique sur cet auteur doit donc rester très circonspecte. Nous le signalons car on a coutume, surtout en littérature africaine, d'imputer à l'auteur les sentiments et les idées qu'on rencontre dans ses écrits.

Si l'on veut atteindre plus sûrement la pensée du professeur zaïrois, il est nécessaire, croyons-nous, d'emprunter une voix plus ardue, qui est celle de ses essais : *L'Autre Face du royaume* (1973)¹ et plus encore *L'Odeur du père* (1982)².

Mais ce n'est point ici notre propos ; nous avons la seule intention de mettre en lumière ce qui est, nous semble-t-il, la démarche très singulière de Mudimbe dans sa création romanesque, à savoir la réflexion amorcée sur la vie religieuse et plus précisément la foi chrétienne dans deux romans qui se trouvent être les meilleurs : *Entre les eaux* déjà cité et *Shaba deux* (1989)³. Le premier et le dernier.

On sait que notre auteur a été séminariste et il partage en cela l'expérience de nombreux intellectuels africains de sa génération.

Les collèges de jésuites, de spiritains, de pères blancs furent des lieux de recrutement de futurs prêtres, et bien sûr, on sollicitait les

¹ Id., *L'Autre Face du royaume. Une introduction à la critique des langages en folie*, (Lausanne), L'Âge d'Homme, 1973

² Id., *L'Odeur du père. Essai sur les limites de la science et de la vie en Afrique noire (Situations et Perspectives)*, Paris, Présence Africaine, 1982.

³ Id., *Shaba deux. Les carnets de mère Marie-Gertrude*. Paris-Dakar, Présence Africaine, 1989.

meilleurs, les plus intelligents, les plus influents.

Une bonne partie de ces recrues quittèrent le couvent avant d'avoir prononcé les vœux définitifs. L'ordre leur avait donné l'occasion de poursuivre des études universitaires — philosophie, théologie — à une époque où les bourses étaient rares. Dès que furent plus ouverts les *Chemins d'Europe*¹, les séminaires se vidèrent pour ne garder que les convaincus qui forment aujourd'hui le clergé africain. Les vocations y sont moins nombreuses mais sans ambiguïté, contrairement à celles qui proliféraient à l'époque coloniale.

La plupart de ces intellectuels ayant passé quelques années sous la soutane, n'en ont gardé qu'une forte propension à la dialectique et n'ont guère montré, dans la vie civile, de goût particulier pour les questions religieuses. Beaucoup sont même devenus franchement « anticalotins », comme s'il avait fallu se faire pardonner le séjour chez les prêtres, collaborateurs privilégiés du colonisateur.

La littérature africaine témoigne de cette complicité et leur en fait reproche. Souvenons-nous des romans de Mongo Beti qui donnèrent le ton. L'image-type du missionnaire précurseur du colon se retrouva jusque dans le film de Sembene Ousmane : *Tieddo*.

Aussi, Mudimbe créa la surprise avec le personnage de Landu, héros de *Entre les eaux*.

Il récidive avec sœur Marie-Gertrude dans *Shaba deux*. Remarquons d'abord que jusqu'ici, c'est le seul romancier africain qui ose « positiver » des religieux catholiques. Alors que nombreux sont les marabouts honorables qui parcourent les romans d'auteurs musulmans. On nous fera observer que ces religieux sont africains. Mais nous répondrons qu'ils sont entourés soit par le souvenir (Landu) soit par la réalité, par des collègues européens directeurs de conscience, responsables diocésains, ou conseurs de la communauté, et que parmi eux, il y a des personnalités-références. A aucun moment ne sont mis en évidence — comme obstacle radical au dialogue — l'origine ou la couleur de la peau. Pourtant le problème est abordé : sœur Marie-Gertrude sait très bien qu'elle est « la petite nègresse du

¹ Titre d'un roman de F. Oyono.

groupe... »¹. Mais elle ne considère pas cela comme très important malgré son exaspération devant les questions condescendantes : « notre chère professe africaine... (...) Êtes-vous réellement épanouie ? »²

De même les coutumes africaines (en cas de deuil par exemple) suggèrent que les visions de l'existence sont fort différentes selon qu'elles proviennent du Katanga ou de Belgique. Cependant, ces différences culturelles (les cris bruyants des uns, les prières silencieuses des autres), qui provoquent l'étonnement de la religieuse africaine, ne sont encore que variété de coutumes. Rien d'essentiel.

On ne trouvera pas non plus dans les romans de Mudimbe des prêtres ou des sœurs très tourmentés par la chair ou le désir de fonder une famille. Là encore le problème est vu et assumé, mais sans drame. Par contre des religieux en proie à l'angoisse devant l'injustice, la violence, le règne des « affreux assassins », il y en a et plusieurs.

Néanmoins, l'épicentre de la quête des héros principaux, c'est bien la foi. Ils sont mûs par la foi et ne cessent de s'interroger sur elle, ou plutôt sur l'approche du Dieu-amour que le christianisme propose à ses fidèles.

Il y a cependant une progression entre les deux romans de Mudimbe. Landu avait quitté les ordres et plongeait dans le monde extérieur qu'il lui fallait investir et convaincre de sa démarche particulière : avoir été prêtre, rester chrétien, et se faire accepter dans un groupe de maquisards marxistes, telle était la situation de départ.

Dans *Shaba deux*, sœur Marie-Gertrude n'est pas sortie du couvent, elle y est au contraire heureuse, tout au rythme sécurisant des horaires bien balisés : messe, méditation, travail à l'infirmerie, promenade au jardin, causeries avec les sœurs, repas en commun, chapelet, lecture spirituelle etc. Rien ne la prédispose aux grandes épreuves. Elle n'a pas choisi le monde. Elle souhaite la part de Marthe (activité-service) plutôt que celle de Marie (ascèse-mystique). C'est un peu la religieuse idéale : intelligente, obéissante, totalement disponible à la volonté divine, aux recommandations de ses supérieurs. Mais le

monde extérieur vient agresser cette belle harmonie, et les désordres politiques et militaires du Shaba mettront en pièce le petit couvent des franciscaines de Kolwezi.

La performance de Mudimbe est d'avoir réussi là un récit qui autorise deux lectures — entièrement incompatibles — sans que l'on puisse décider quelle fut la sienne : toujours le sphinx ! On peut y voir, comme l'éditeur le suggère, l'histoire d'une désintégration. Les perturbations du pays assaillent l'univers de la communauté close sur ses rites et ses activités charitables. La turbulence sauvage d'une armée répressive entraîne le couvent dans la débâcle générale.

Enfin la mort atroce de mère Marie-Gertrude est des plus choquantes et vous incline à douter de la Providence ; on n'est pas loin de la *Peste* de Camus, ou encore de ce monde « créé par un fou, plein de bruit et de fureur », dont parlait Shakespeare.

Cependant il est indéniable qu'une autre interprétation est possible et il faut être aveugle pour ne pas la distinguer.

En effet, le fil conducteur de ce récit est l'itinéraire spirituel de cette petite religieuse. Chaque chapitre nous ramène à sa réflexion sur sa relation à Dieu. Pourquoi nous faire remonter jusqu'à sa vocation précoce où encore élève, elle s'engage, fascinée par le modèle d'une sœur qu'elle admire ? « Notre vie, disait-elle, devrait être parfaite et lumineuse, à l'instar d'une période cicéronienne »¹.

Pourquoi nous faire ensuite accompagner ses petits pas vers la perfection à travers les détails de la vie quotidienne, le réseau de ses relations, la compréhension d'autrui, la maîtrise de ses impulsions ? Comment une jeune africaine se lance avec « beaucoup de bons sentiments au début. Du romantisme »², pour se retrouver grimpant le raidillon du chemin de croix, sans l'avoir cherché : tel est le thème du livre.

Elle découvre d'abord, à l'occasion d'un sermon de curé, cette vérité terrible : « Dieu (...) n'a point besoin de nous (...). Nous le suivons (...) pour (...) avoir un sens... »³ Elle qui se croyait appelée,

¹ V.Y. Mudimbe, *Shaba deux*, p. 40.

² Id., p. 28.

¹ Id., p. 36.

² Id., p. 37.

³ Id., p. 40.

choisie, élue, avec « toutes ces métaphores travaillées par des siècles de théologie... »¹

Elle comprend soudain : « mes gestes et prières, depuis des années, seraient seulement des accidents épars répondant à mes propres connivences. Je me tolère et m'invente une signification. Dieu me regarde probablement, mais au travers d'une vitre (...). Je demeurai (...) rivée à la perception de mon inutilité »² !

C'est la première chute, va-t-elle perdre la foi ? Non elle se relève, elle accepte la situation dérisoire de celui qui s'est donné à qui n'a pas besoin de lui. Car, et c'est la force du christianisme, Dieu n'est pas seulement « en haut », concept inaccessible, mais incarné en chaque être, en chaque créature.

Et sœur Marie-Gertrude va guetter Dieu et Le trouver dans ses proches, les malades qu'elle soigne, une petite fille qui meurt de leucémie, une amie consœur qui meurt de vieillesse.

La mort est partout dans cette histoire, mais « Qu'y a-t-il d'anormal à cela ? »³, dit la petite fille, « pourquoi avoir peur de ma mort puisque Dieu m'aime... »⁴

Sœur Marie-Gertrude découvre ainsi la mort de l'innocent, de l'enfant, et là encore c'est la chute, le creux ; elle se plonge dans le travail, et vient bientôt la réponse dans l'*Épître de saint Paul* : « ...L'amour n'abandonne jamais... Sa foi, son espoir et sa patience ne peuvent faillir... »⁵

Et la petite sœur Marie-Gertrude qui ne voulait qu'être Marthe, qui se méfie de tout élan mystique, qui n'est pas douée pour l'ascèse, prie, prie, prie : « ma fuite en avant », dit-elle⁶.

Cependant la situation extérieure se détériore, l'hôpital est débordé de blessés, bientôt les bruits de bottes franchissent la clôture du couvent, les sœurs blanches prennent peur, on les évacue sur Lubumbashi ; et la petite sœur Marie-Gertrude se voit confier le couvent avec

¹ Id., p. 39.

² Id., p. 40-41.

³ Id., p. 49.

⁴ Ibid.

⁵ Id., p. 63.

⁶ Ibid.

les quelques novices noires dont les villages sont trop éloignés.

Sœur Marie-Gertrude fait face, malgré sa panique intérieure devant cette responsabilité à laquelle elle n'est point préparée. Elle y trouve même un certain bonheur : « Le couvent était devenu un lieu africain. (...) [I]l a vie continuait »¹. Mais dans son cœur, elle formule d'étranges prières : « Prié pour Pilate. Et pour tous ceux qui, en cette ville, comme lui, veulent gagner sur tous les fronts et augmentent le nombre de victimes (...). Prié aussi pour ceux qui (...) tyrisent et propagent la mort au nom des illusions de la liberté »².

Elle se dit « prête à s'immoler afin que nulle violence n'éclate »³. Mais la violence éclate, aveugle. Alors, tandis que la guerre civile s'installe, et l'horreur quotidienne, et la solitude grandissante, sœur Marie-Gertrude assume toujours plus un destin qui se précise : celui du bouc émissaire, le chrétien dira : martyre.

« Restée à la Chapelle après Complies. Prière intense. Expérience d'impuissance. Mais aussi certitude de me savoir entourée, vue et perçue au plus profond de mon être. (...) Spontanément, je retrouvais la quiétude de l'esprit. Comment puis-je nommer cette grâce ? J'acceptai de prendre en charge la rage des assassins, la peur des pourchassés, le chagrin des enfants. (...) Je le sais : cette haine qui rôde dans la nuit de cette ville me déchiquètera, mais je me sais aussi un oratoire de Sa présence. Qui prévaudra contre Lui ? »⁴, et de citer Maître Eckhart : « Je suis transformé en Lui parce que Lui-même me fait sien »⁵.

Et lorsque Marie-Gertrude se prosterne, seule, les bras en croix, elle a déjà accepté cet avatar ignominieux de la crucifixion que sera sa mort trois jours plus tard.

Pour un croyant, en vérité, ce n'est pas l'histoire d'une défaite, encore moins d'une désintégration. Mais une parabole de l'aventure christique dont le scandale s'incarne en Afrique au XX^e siècle, comme

¹ Id., p. 113.

² Id., p. 70.

³ Id., p. 63.

⁴ Id., p. 141-142.

⁵ Id., p. 142.

il s'incarna à Jérusalem en l'an 33 de notre ère.

Mudimbe cite plusieurs auteurs parmi les lectures de son héroïne, Julien Green, et le *Caligula* de Camus notamment. Pourtant c'est le parallélisme avec Bernanos qui s'impose avec force, et plus clairement avec la pièce *Le Dialogue des carmélites*. Le « tout est grâce » de l'héroïne qui marche à l'échafaud, sa communauté également désintégrée par la Révolution française, est l'exact pendant de sœur Marie-Gertrude la veille de son martyre : « J'ai voulu rendre grâce. (...) Je suis une si petite voix, si faible et si ridicule, dans le triomphe de Sa gloire »¹.

Scandale de l'histoire, absurdité de la mort, de la barbarie qui massacre les innocents. Nous avons dit que ce roman offre deux lectures incompatibles. Ou l'on choisit la première, et c'est un livre révoltant, à devenir fou de désespoir. Ou on l'interprète en chrétien et l'on y voit la quête et la conquête de Dieu à travers l'enfer du monde.

Mudimbe a créé là une des figures de femme, et de sainte, comme seul Bernanos y avait réussi.

Et quelles que soient ses convictions philosophiques — nous avons prévenu d'entrée de jeu qu'il ne fallait pas le prendre pour le narrateur ou le héros —, une chose est sûre : Mudimbe a parfaitement compris l'essence du christianisme. Une pareille science du psychisme religieux, de la logique mystique, ne s'explique que parce qu'elle est perçue de l'intérieur.

Le grand art du romancier a été de restituer cette expérience imaginaire (mais si plausible) avec une telle force, que la personnalité lumineuse de sœur Marie-Gertrude prend vie et ne vous quitte plus. Plus présente et vivante que Chantal de Clergerie et que Mouchette, ou les carmélites du *Dialogue*.

Quelle que soit encore une fois la position idéologique de Valentin Yves Mudimbe, on peut affirmer que, avec *Shaba deux*, cet écrivain africain a composé le plus puissant, le plus bouleversant roman catholique de ce siècle.

¹ Id., p. 149.